

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une plume inventive

La Semaine du contrat de Jean-Marie Poupart, Montréal, Boréal, 1988, 276 p

Régis Normandeau

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Normandeau, R. (1989). Review of [Une plume inventive / *La Semaine du contrat* de Jean-Marie Poupart, Montréal, Boréal, 1988, 276 p]. *Lettres québécoises*, (53), 23–23.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une plume inventive

La Semaine du contrat de Jean-Marie Poupart, Montréal, Boréal, 1988, 276 p.

Que Jean-Marie Poupart se rassure : il n'aura pas à faire appel à un spécialiste pour régler le sort de l'auteur de cette chronique. La critique sera bonne...

Oui, décidément, Poupart a la plume inventive. Encore une fois, il nous offre un roman d'une grande originalité. Imaginez : Gilles Dufresne, un écrivain qui, sans être génial, est quand même connu et respecté, est outré par des critiques absolument dévastatrices que deux critiques littéraires font de son dernier roman. Il projette, par jeu au début, de les faire abattre par un tueur à gages. Mais il se prend à ce jeu et décide de continuer pour voir jusqu'où il ira. Mais des surprises lui sont réservées... Cela, avec, en arrière-plan, ses relations avec sa fille Isabelle, sa maîtresse Suzanne et les acteurs du milieu de l'édition, le tout saupoudré de l'humour caractéristique de Poupart.

Si l'histoire ne manque pas d'intérêt, que dire de la narration? Le roman se promène allègrement du *je* au *il*, quelquefois dans le même paragraphe : «Gilles remarque que lorsqu'elle commence à pérorer contre les natures maboules, Manon le toise, lui. Me prend-elle à témoin ou me considère-t-elle comme un point de référence?» (p. 60) Ce narrateur est d'ailleurs omniscient et ne cesse de se rappeler à notre souvenir par une série de clins d'œil : «[...] si Dufresne n'a pas piqué l'idée du crime dans un conte ou dans un roman japonais de l'immédiat après-guerre, moi, je suis prêt à avaler le ruban de ma machine» (p. 55); «notre romancier» (p. 53); «J'en connais qui peuvent témoigner d'avoir été éblouis par ses manières affables empressées» (p. 228). Ailleurs, le lecteur est interpellé : «Vous copiez la phrase sur une fiche en prévision d'une utilisation future» (p. 247). Il va même jusqu'à porter jugement sur les opinions du personnage : « Il considère les gestes comme celui-ci, dus au hasard, vingt fois plus sévèrement que ceux posés par frivolité. Il a tort»

(p. 60). Ce narrateur est d'ailleurs omniscient et ne cesse de se rappeler à Dufresne d'une idée de nouvelle sur une rencontre arrangée entre deux inconnus («Cette idée devrait me fournir de la matière pour une nouvelle d'au moins une dizaine de pages», p. 27), nouvelle que Poupart lui-même a affectivement écrite et publiée («Tout nouveau, tout beau», XYZ, n° 15, automne 1988, p. 34-38). Ainsi, le roman se présente-t-il comme un jeu constant et très serré entre le personnage, le narrateur et l'auteur.

Dans cet ordre d'idée, *La Semaine du contrat* est un roman sur l'écriture et l'édition. Le texte est parsemé de réflexions sur l'écriture et ses aléas et c'est dans ces passages, où l'auteur éclipe le narrateur et le personnage, que l'on découvre le Poupart essayiste (malgré que ce soit le personnage qui parle) :

L'avantage de la littérature est qu'on y croise des spécimens qu'on n'oserait pas approcher dans la vie réelle, des spécimens dont, par quelque aspect, on est le semblable, le frère. [...] pendant quelques instants, elle nous réconcilie, nous, lecteurs, avec ce que nous portons en nous d'abject, d'odieux. Nous ne demandons pas à rencontrer dans la rue les personnages du roman que nous sommes en train de lire [...] Nous tenons toutefois à ce que les créatures de fiction ac-

quièrent une autre existence que celle qui est la leur sur ces pages couvertes de caractères d'imprimerie (p. 148-149).

Le je du narrateur [...] dissimulant celui-là même qui a signé l'ouvrage de son nom de famille (ou de guerre), ce je qui, par conséquent et de l'avis des exégètes, dissimule mal l'auteur (p. 149).

Voilà d'intéressantes réflexions sur l'écriture (il y en a bien d'autres) qu'il serait intéressant de voir développer dans un essai...

Autre chose qui accroche tout de suite l'œil : les débuts de sections (ce ne sont pas vraiment des chapitres) se suivent en respectant l'ordre alphabétique. Exercice de style? Oui, assurément, mais aussi principe de structuration du récit. Il y a trois «séries» alphabétiques correspondant chacune à une phase du projet meurtrier de Dufresne : élaboration et mise en marche, règlement du contrat, exécution (avec ou sans jeu de mots) de la besogne. La dernière série demeure incomplète — elle s'arrête à W — ce qui correspond à la logique du récit et au surprenant retournement de la fin.

Une petite réserve : nous avons mentionné plus haut l'humour particulier de Poupart qui traverse tout le texte et le travaille. Cependant, se retrouvent ici et là des jeux de mots quelque peu faciles : «Paranoïaque en plein panoramique» (p. 28); «dady qui se dandine» (p. 34); «quinquagénaires tétant leur quinquina» (p. 232), qui, à répétition, semblent tenir du procédé. Dans le précédent roman de Poupart, *Beaux Draps*, ils étaient plus nombreux il est vrai, mais aussi plus travaillés, plus finement ciselés. Mais ceci dit, la qualité générale du texte n'en est nullement affectée.

La Semaine du contrat est une excellente illustration de la réponse que donne Gilles Dufresne à la question de savoir pourquoi on écrit : «Pour séduire» (p. 199). □

Régis Normandeau

